U d'/of OTTAWA
39003002324506

SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 15 FÉVRIER 1894

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

RÉPONSE

DE

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
67
.L4B7
1894

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

Messieurs,

Si la franchise était un jour bannie du reste de la terre, il serait beau pour vous qu'elle se retrouvât dans les discours académiques. Je ne m'étonnerai donc pas de me voir parmi vous, puisqu'on ne s'y voit point sans l'avoir demandé ; je ne m'excuserai pas de mon peu de mérite, j'aurais l'air de vouloir déprécier votre choix ; et enfin, et surtout, je ne dissimulerai pas la satisfaction profonde que j'éprouve à vous remercier de

l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant dans votre Compagnie.

Vous représentez, en effet, Messieurs, le pouvoir de l'esprit ; vous êtes la tradition littéraire vivante ; et si la langue, la littérature, les chefs-d'œuvre de la prose et de la poésie d'un grand peuple expriment peut-être ce que son génie national a de plus intérieur et de plus universel à la fois, c'est vous qui, depuis plus de deux siècles passés, en ayant reçu le dépôt, l'avez, — de Corneille à Racine, de Bossuet à Voltaire, de Chateaubriand à Hugo, — religieusement conservé, transmis, et enrichi. Le Français qui le dit n'apprend rien à l'étranger : je serais heureux qu'il le rappelât à quelques Français qui l'ont trop oublié.

Dans la faible mesure où le zèle et l'application d'un seul homme peuvent imiter de loin l'œuvre de toute une compagnie, me

pardonnerez-vous, Messieurs, de dire que c'est ce que j'ai tâché de faire? Il y a vingt ans bientôt que j'affrontais pour la première fois la redoutable hospitalité de la *Revue des Deux Mondes*; il y en a tantôt dix que j'enseigne à l'École normale supérieure; et, professeur ou critique, par la parole ou par la plume, c'est à fortifier la tradition, c'est à maintenir ses droits contre l'assaut tumultueux de la *modernité*, c'est à montrer ce que ses rides recouvrent d'éternelle jeunesse que j'ai consacré tout ce que j'avais d'ardeur. Je serais assurément ingrat de ne pas témoigner aujourd'hui, puisque l'occasion s'en offre à moi, toute ma reconnaissance à ceux qui m'ont soutenu, aidé, encouragé dans cette lutte. J'ai du plaisir à proclamer bien haut ce que je dois au grand, au terrible vieillard qui, sans autre recommandation que celle de ma bonne volonté, m'ouvrit

jadis l'accès de sa maison. Je n'en ai guère moins à remercier publiquement celui de vos confrères, le savant helléniste, l'élégant historien de l'art oriental et grec, l'habile directeur de l'École normale supérieure, qui, sans me demander ni diplômes, ni titres, — ni boutons de cristal, — n'hésita pas à me confier la chaire autrefois illustrée par l'enseignement de Désiré Nisard et de Sainte-Beuve. Mais, ni lui, ni l'ombre de celui qui fut François Buloz, ne m'en voudront si j'ose avouer que, de tant d'encouragements, ce sont encore les vôtres qui m'ont été le plus précieux ; et si j'ajoute qu'en m'appelant parmi vous, vos suffrages, Messieurs, m'ont seuls achevé de délivrer d'un doute qu'aux heures de lassitude je n'ai pu quelquefois m'empêcher d'éprouver. Non! vous en êtes la preuve et les garants, il n'est donc pas vrai que le respect ou l'amour du passé ne

se puisse allier à la curiosité du présent, comme au souci de l'avenir ! et plutôt, s'il y a quelque chose d'insolemment barbare, c'est de prétendre, en cette vie si brève, ne dater, ne compter, ne relever que de nous-mêmes. Nos morts sont aussi de notre famille ; c'est leur sang qui coule dans nos veines ; rien ne bat en nous qui ne nous vienne d'eux ; et, pour ce motif, le progrès même n'est possible que par la tradition. En dehors d'elle et sans elle, nous ne saurions bâtir qu'en l'air, dans les nuages, des cités idéales mensongères, utopiques, aussitôt évanouies qu'entrevues ou rêvées. Le passé n'est pas seulement la poésie du présent, il en fait peut-être aussi la vie même ! Et c'est pourquoi, Messieurs, en tout temps, ce que nous devons d'abord à ceux qui viendront après nous, ce que nous devons à nos fils, pour les aider à continuer l'œuvre de l'humanité,

c'est de leur léguer, accru, si nous le pouvons, mais intact en tout cas, le patrimoine que nous avons nous-mêmes hérité de nos pères. Si je l'avais ignoré, vous me l'auriez appris ; et si quelquefois, comme je le disais, j'en ai failli douter, c'est vous qui m'avez rassuré.

J'ai rencontré de loin en loin dans le monde, je ne puis pas dire que j'aie beaucoup connu le galant homme, le spirituel écrivain, le hardi journaliste à qui j'ai l'honneur de succéder parmi vous. On ne l'abordait pas aisément;... et ses meilleurs amis ne m'ont-ils pas fait entendre que si j'avais essayé de pénétrer dans sa familiarité, je ne l'eusse pas connu davantage?

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère !

M. John Lemoinne aimait à citer ce vers

d'un sonnet célèbre, et, quand il le citait, sa physionomie mobile s'animait d'un sourire légèrement ironique. Grand admirateur et ami de Chateaubriand, avait-il, comme René, désiré les orages ? les avait-il traversés peut-être ? Quelles épreuves avait-il subies ? celles de la passion ? ou plutôt celles du doute ? Personne au monde n'en a jamais rien su. Sa politesse un peu dédaigneuse arrêtait les questions sur les lèvres, et ses manières aristocratiques, — plus voisines de la brusquerie d'Alceste que de la condescendance universelle de Philinte, — eussent défié tranquillement l'interrogante subtilité du plus adroit des *interviewers*... Causeur charmant, étincelant quand il le voulait bien,

Dont il partait des traits, des éclairs et des foudres,

M. John Lemoinne ne disait jamais qu'exac-

tement ce qu'il lui plaisait de dire, et quand il l'avait dit, se retirant en soi, s'y renfermant et s'y taisant, les plus ingénieuses provocations ne l'en eussent pas fait sortir.

Est-ce pour cela qu'ayant cherché dans son œuvre quelques renseignements sur lui, je n'y en ai pas découvert ? Sans doute, ne livrant de lui-même que son esprit à ses amis, il n'aura cru devoir que ses opinions au public. Et, à cet égard, Messieurs, si les parallèles étaient encore à la mode, on ne saurait guère imaginer, bien que tous deux nourris dans la même maison, d'homme plus différent de son ami, confrère, et prédécesseur parmi vous, Jules Janin. Les lecteurs de Janin étaient ses confidents. Ce gros homme les entretenait volontiers de lui-même, étant, je crois, l'objet qui l'intéressait le plus au monde ; et comme il en

parlait, sinon avec quelque vanité, du moins avec rondeur, — vous vous rappelez, Messieurs, qu'il avait trouvé le rare secret de joindre ensemble la rondeur et la préciosité,— on le lisait... Je préfère, pour ma part, à la capricieuse exubérance du « prince des critiques » la discrétion de M. John Lemoinne.

Né à Londres, pendant les Cent-Jours, d'un père français et d'une mère anglaise, observerai-je là-dessus qu'il y avait, dans son talent comme dans sa personne, quelque chose d'éminemment britannique ? Oui ; si les Anglais ayant déjà tant d'autres monopoles, il ne m'était pénible de leur abandonner encore celui de la discrétion ! Puisqu'aussi bien M. John Lemoinne, amené de bonne heure en France, y fit toutes ses études, au collège Stanislas, n'attribuerons-nous pas quelque chose à l'influence des maîtres qui dirigèrent sa jeunesse ? Et puis, et surtout,

Messieurs, ne faut-il pas nous souvenir que si la race, le milieu, l'éducation peuvent rendre compte au besoin de ce qu'il y a de moins personnel en nous, de plus semblable aux autres, le génie au contraire, le talent, l'originalité mettent à s'en moquer une espèce de coquetterie? N'est-ce pas à Saint-Malo que, non loin de la chambre où naquit Chateaubriand, on pourrait montrer le berceau de Lamennais? Si de Dijon à Mâcon, je ne crois pas qu'il y ait trente lieues, la distance n'est-elle pas infinie de Lamartine à Piron? Et vous savez, dans notre histoire littéraire, — ou plutôt dans l'histoire de la pensée moderne, — quel est le nom du plus brillant élève que les jésuites aient formé dans leur collège de Clermont! Gens de goût avant tout, les bons pères eux-mêmes ne parlent jamais sans quelque coupable complaisance de ce petit polisson d'Arouet.

Laissons donc à M. John Lemoinne le mérite entier des qualités que nous louons en lui, et, sans nous soucier d'en démêler les origines, souhaitons, Messieurs, que sa discrétion, ou sa froideur même, trouvent toujours parmi nous quelques imitateurs.

Car, comment s'expliquerait-on avec un peu de liberté sur les choses de son temps, et comment sur les hommes, si d'abord on n'opposait à l'envahissante familiarité des uns, comme à l'ordinaire banalité des autres une défense que, dans l'affaiblissement des mœurs contemporaines, je qualifierai tout simplement d'héroïque. Dure condition de la critique ! Mais pour s'acquitter de sa tâche, elle ne saurait fréquenter en ville ; ou du moins, quand elle y fréquente, elle est obligée d'y porter un air de résistance que le monde prend volontiers pour de la mauvaise humeur. Et le monde a raison ! mais

la critique n'a pas tort. Le monde a raison, s'il n'est effectivement, lui, qu'une association pour le luxe et pour le plaisir ; mais la critique n'a pas tort, si son devoir est en tout de discerner et de reconnaître, sous la tromperie des apparences, la vraie réalité des choses. Et je veux bien, Messieurs, qu'en raison de la malignité trop ordinaire à notre espèce, il y ait peu de devoirs dont on s'acquitte plus allègrement. Mais ceux-là mêmes qui s'irritent le plus des libertés de la critique, se sont-ils demandé quelquefois ce qu'ils lui doivent de reconnaissance, si c'est elle, en tout aussi, qui les empêche d'être dévorés, selon le beau mot d'Ernest Renan, « par la superstition et la crédulité » ? Dehors pompeux, grands mots et grandes phrases, vain étalage de beaux sentiments, préjugés de toute sorte, conventions hypocrites, admirations mal placées, — dont le

moindre inconvénient n'est pas de transporter à la médiocrité triomphante le prix naturel du mérite, — préférences injustement, scandaleusement données aux Scudéri sur les Corneille, aux Voiture sur les Molière, aux Pradon sur les Racine, comme en général à ce qui passera sur ce qui doit durer, c'est tout cela, Messieurs, que la critique a pour mission, de combattre sans trêve, sans ménagements ni complaisance, dans l'intérêt du talent lui-même, de la vérité, de la justice ! et comment y réussirait-elle si, par son langage et par son attitude, se séparant de ceux qu'elle doit juger, elle ne faisait de son isolement ou de sa prétendue « mauvaise humeur », le moyen, la condition et la garantie de son impartialité ?

Ainsi pensait M. John Lemoinne... La chose du monde à laquelle il a toujours le plus fermement tenu, c'est son indépendance. Il

n'en a point fait parade, mais, sans affectation, il a toujours, et de tous, exigé qu'on la respectât. Lui en a-t-il coûté, peut-être, le jour, — c'était à l'époque de la guerre d'Italie, — où, pour pouvoir plus librement défendre une politique qu'il croyait bonne, il se démit de l'honorable emploi d'où dépendait son existence? Je ne sais! Mais, plus tard,—à l'âge où nos habitudes obtiennent de nous tant de concessions — ce ne fut assurément pas sans tristesse que, pour ne pas s'associer à une politique qui n'était plus la sienne il sortit de cette grande maison du *Journal des Débats*. Il y était entré vers 1840, sous les auspices de Chateaubriand, après avoir complété son éducation de publiciste par un assez long séjour en Angleterre, et depuis, dans les fonctions de confiance qu'il avait remplies auprès du très noble historien des *Négociations relatives à la succession d'Espagne*,

M. Mignet, alors directeur des Archives au ministère des Affaires étrangères.

Il écrivait en même temps dans la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle il devait collaborer pendant plus de vingt ans, et même, pendant six mois, y rédiger la chronique politique. Parmi les articles qu'il y donna, j'en ai remarqué de très intéressants, qui témoignent tous d'une connaissance approfondie des choses d'Angleterre, et dont la forme humoristique n'a rien perdu de son agrément ni de sa vivacité. Tels sont deux articles sur l'*Histoire de la Caricature en Angleterre*, ou tel encore un article sur *la Vie de Brummell*, ce roi des dandies, — qui naquit dans une arrière-boutique de pâtissier confiseur; qui dut à son talent de mettre sa cravate l'amitié d'un prince de Galles; et qui mourut à Caen, je ne sais dans quelle chambre d'hospice. D'autres articles, d'un autre ton,

plus tendu, plus grave et plus éloquent, sur *O'Connell et la Jeune Irlande*, ou sur *la Vie des noirs en Amérique*, — à l'occasion de *la Case de l'Oncle Tom*, — respirent cet incompressible amour de la liberté qui semble avoir été la seule passion de M. John Lemoinne. « Comme tous les grands problèmes de ce monde, s'écriait-il dans un de ces articles, daté de 1852, le problème de l'esclavage sera résolu par le fer et le feu, et Spartacus ramassera encore son droit de cité dans la poussière et dans la cendre des batailles. C'est le prix de toutes les grandes initiations. » Je les préfère à meilleur marché ! Non moins remarquables, pour d'autres qualités, sont les travaux qu'il consacra, dans le même recueil, à la rivalité des Anglais et des Russes dans l'Asie centrale : grande question, pleine encore d'obscurités redoutables, et dont il a bien vu, l'un des

premiers chez nous, l'importance future. Bizarrerie des choses humaines! Tous ces articles étaient signés; le nom de John Lemoinne s'y lisait en toutes lettres au bas de la dernière page; ceux des *Débats* étaient anonymes; et c'étaient eux pourtant qui allaient faire la réputation de leur auteur!

Vous ne vous attendez pas, Messieurs, que je vous raconte, à ce propos, l'histoire du *Journal des Débats*, et encore moins celle de la presse française depuis plus de cent ans. Trop vaste ou trop ambitieux pour moi, le dessein en passerait mes forces; et que serait-ce si, pour vous retracer l'étonnante fortune du « quatrième pouvoir », j'essayais de remonter jusqu'à ses premiers commencements? Vive Renaudot! cet habile homme, le fondateur de la *Gazette de France*, et l'inventeur des bureaux de placement! Mais, à l'abri de ce nom fameux, nos jour-

nalistes se sont eux-mêmes assez loués l'an dernier pour n'avoir pas besoin du tribut de mon admiration. Peut-être aussi que je les louerais mal.

La presse a fait beaucoup de bien, elle en fait même tous les jours encore ; et je commencerais par le déclarer. Je dirais d'elle ce qu'Ésope le Phrygien disait de la langue à son maître Xanthus : « Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées... » On fait plus, Messieurs, et on fait mieux ! On inquiète l'égoïsme ; on dénonce l'injustice ; on nous rappelle au sentiment de la solidarité qui nous lie ! La liberté de tout dire n'est-elle pas le plus sûr moyen que les hommes aient trouvé d'ôter à quel-

ques-uns d'entre eux la licence de tout faire? Mais, pour être sincère, j'ajouterais avec le fabuliste, que la langue est aussi « la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie : par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses... » Et nos journalistes, qui ont bien plus d'esprit que Xanthus, ne s'en fâcheraient sans doute point : je ne me ferais pas une affaire avec eux pour cela! Ils me remercieraient encore, bien loin de m'en garder rancune, si je regrettais avec eux ce qu'ils dépensent quotidiennement, ce qu'ils dissipent, ce qu'ils gaspillent de verve, d'esprit, de talent inutiles. Combien de poètes, et d'auteurs dramatiques, et de romanciers, la presse, depuis cinquante ans, n'a-t-elle pas dévorés!

Et quel reproche en effet lui pourrais-je adresser qui la flattât plus délicieusement. Mais si je prétendais lui contester le titre qu'elle s'arroge de représenter le pouvoir de l'esprit; si j'entreprenais de lui faire voir que, toutes les idées dont nous vivons aujourd'hui, qui forment en quelque manière la substance de l'intelligence contemporaine, nous étant venues des Kant et des Hegel, des Comte et des Darwin, des Claude Bernard et des Pasteur, des Taine et des Renan, la presse, après avoir souvent commencé par les railler, n'a rien fait, ou peu de chose, pour les répandre ou pour les développer; si je tentais enfin de lui prouver que tous ses « organes » ensemble, et toutes ses forces conjurées, très capables, trop capables, de renverser un ministère, — et un gouvernement, s'il le faut, — ne le sont pas, hélas! d'empêcher la foule de déserter les

théâtres pour courir aux cafés-concerts, oh! alors, Messieurs, c'est alors que la guerre éclaterait;... et à Dieu ne plaise que je la provoque! Me permettrai-je d'insinuer seulement qu'au temps de M. John Lemoinne la presse n'était pas tout à fait ce qu'elle est aujourd'hui? Quoique ce soit bien de l'audace encore, on ne peut pas toujours reculer; et, en vérité, Messieurs, je croirais trahir la mémoire de mon prédécesseur si je n'insistais un moment sur ce point.

De son temps donc, pour devenir journaliste, il fallait quelque étude et d'assez longues préparations. La connaissance de l'histoire, celle d'une ou deux langues étrangères, la connaissance des intérêts généraux de la politique européenne, une certaine expérience des hommes, une instruction littéraire étendue, telles étaient les moindres qualités que réclamaient de leurs collaborateurs le journal

d'Armand Carrel et celui des Bertin, le *National* et les *Débats*. Vous rappelez-vous l'histoire des débuts de Littré? Trois ans entiers, Messieurs, — je dis trois ans, — sous l'œil d'Armand Carrel, la besogne de cet helléniste, de ce philologue, de ce philosophe, de ce avant, fut d'*extraire* les journaux étrangers. Voilà sans doute un long apprentissage; et, on n'estimait pas alors, on ne s'était pas avisé que de tous les dons du journaliste, le premier fût celui de l'improvisation!

Et comme on avait raison! Car enfin, Messieurs, sait-on bien, lorsque l'on s'en vante, sait-on ce que c'est qu'improviser? Mais l'orateur même, dont il semble que ce soit le métier, n'improvise pas. Il improvise une réplique, il n'improvise pas un discours : Cicéron écrivait les siens, et nous avons les brouillons des *Sermons* de Bossuet! Encore, quand on parle, et que l'on

s'anime, l'expression du ton de la voix, l'éloquence physique du geste, la circulation d'émotion qui va de l'orateur à l'auditoire et de l'auditoire à l'orateur peuvent-elles suppléer à l'insuffisance des mots, qui sont alors comme devinés avant qu'on les prononce, ou suscités au besoin par la sympathie du public. Mais dès que l'on écrit! Ah! quand on écrit, je crains que l'improvisation ne soit la déplorable, la redoutable, la détestable facilité de parler de tout sans rien avoir appris, et quelque question qui vienne à s'élever, — de politique ou d'histoire, de littérature ou d'art, de science ou d'administration, d'hygiène ou de voirie, de droit ou de morale, de toilette, Messieurs, ou de cuisine! — je crains que l'improvisation ne se réduise à l'art de donner le change, par un vain cliquetis de mots, sur l'étendue, la profondeur, l'uni-

versalité de notre ignorance! Est-ce bien là de quoi se vanter? *Sed nos vera rerum amisimus vocabula :* nous avons perdu les vrais noms des choses; et, ce qui est proprement le faible du journalisme, il fallait vivre de notre temps pour le voir lui-même s'en féliciter.

Les journalistes n'improvisaient pas en 1840; mais, sachant que les moindres questions sont en quelque sorte infinies, ils se faisaient une spécialité d'en approfondir quelques-unes; et, avant de les traiter, on en voyait qui les étudiaient. M. John Lemoinne en fut un exemple. Quand on le chargea de la « correspondance anglaise » au *Journal des Débats*, il savait l'anglais, il avait vécu en Angleterre, il avait fait, sous un vrai maître, ses caravanes d'historien ou de diplomate même. Il lui parut donc naturel que l'on appliquât son talent à ce

qu'il savait faire, et, connaissant admirablement les mœurs électorales de l'Angleterre ou la question de l'Afghanistan, il ne demanda point à s'occuper de critique d'art, ni que l'on fît l'essai de ses forces dans le feuilleton dramatique. A chacun son métier!... Mais ce qu'il savait faire, et bien faire, il mit son ambition à le mieux faire encore, et pendant de longues années, laissant aux Saint-Marc Girardin ou aux Silvestre de Sacy les questions de politique intérieure, il n'employa lectures, voyages, réflexions, fréquentations, qu'à s'acquérir une compétence unique dans les questions de politique étrangère. Là, furent vraiment et seront son honneur et sa gloire. Ce qu'à la même époque un Jean-Jacques Ampère, un Marmier, ce qu'un Philarète Chasles faisaient pour développer parmi nous la curiosité des littératures étrangères, pour élargir

ainsi nos horizons purement français, pour nous rappeler enfin, que nous ne sommes pas les seuls hommes, ni les seuls Européens, M. John Lemoinne l'a fait en politique; — et le service est de ceux dont le nom d'un homme ne se sépare plus de l'histoire.

Non pas d'ailleurs qu'il s'abstînt de faire quelquefois des excursions hors de son domaine, — quand l'Anglais ou le Turc lui laissaient des loisirs, — et de parler, très agréablement, quand l'occasion s'en présentait, de *Manon Lescaut*, par exemple, de Gœthe ou de Shakespeare. C'était sa manière d'entretenir avec les chefs-d'œuvre une familiarité nécessaire, et il n'ignorait pas que le journaliste est perdu pour les lettres dès qu'il a pris son parti de ne plus vivre que de la vie de son temps. Je sens, Messieurs, que je marche ici sur des charbons ardents.

Mais puisque nos journalistes s'étonnent volontiers qu'on ne leur fasse pas dans l'histoire de la littérature une place plus large,... puisque même ils s'en plaignent,... ne me laisserez-vous pas leur en signaler quelques-unes des raisons, dont la principale est celle-ci, qu'on ne saurait servir deux maîtres ni faire comme il faut deux choses à la fois ?

Ils ne se trompent certes pas, — je m'empresse de leur en donner acte, — quand ils croient qu'ils n'écrivent pas plus mal, ou qu'ils écrivent mieux que beaucoup d'hommes qui se disent de lettres : j'en appelle aux lecteurs de Ponson du Terrail et de Pigault-Lebrun ! Pour les incorrections qui leur échappent dans la rapidité d'une improvisation continue, les néologismes dont ils abusent, les métaphores inattendues qu'on leur a si souvent reprochées, je n'y

vois rien non plus qui les distingue de tant d'écrivains ; et quand il leur en échapperait encore davantage, vous le savez, Messieurs, c'est le jargon moderne, dont vous vous efforcez d'arrêter les progrès menaçants, mais qui règne, — doit-on le dire ? — à la tribune comme au barreau ; non seulement là, mais au théâtre, mais dans le roman, comme dans la presse même, et jusque dans la poésie. Mânes de Racine, fantômes errants de Lamartine et d'Hugo, que diriez-vous, si vous pouviez parler ? et où, dans quelle autre enceinte, vous réfugieriez-vous si je lisais ici quelques-uns de ces vers inégaux, polymorphes et invertébrés, qu'admirent aujourd'hui nos jeunes gens ? Sur quelques poètes et quelques romanciers, — dont on serait tenté de croire qu'ils font consister le grand secret de l'art à n'être entendus que de la cabale, ou d'eux-mêmes, et d'eux seuls, —

nos journalistes ont à tout le moins cet avantage d'être toujours tenus de se faire comprendre, et que le premier mérite qu'on exige d'eux, c'est la clarté.

Mais comment y réussissent-ils ? de quelle manière ? à quel prix ? et s'il leur faut trop souvent commencer par mettre leur langage au ton de celui de la foule ? ou, pour guider l'opinion, s'ils doivent en subir d'abord et en flatter les pires caprices, qu'y a-t-il de moins littéraire ? Je les prie de me bien entendre... Comme l'orateur politique, c'est aux intérêts ou aux passions qu'il faut que le journaliste s'adresse ; et nos passions ou nos intérêts, mais surtout les moyens de les satisfaire, n'ayant rien que d'instable et de quotidiennement changeant, c'est ainsi que la presse est devenue l'esclave de l'*actualité*. Elle ne nous donne, et nous ne lui demandons que des informations. Si le vaudeville

qu'on jouait hier n'est qu'une insigne platitude, nous voulons pourtant qu'on nous en parle, — afin de n'y pas aller voir, — et nous ne permettons pas que le feuilletoniste se dérobe en considérations sur le théâtre de Favart ou de Collé. Nous ne souffrons pas que le chroniqueur nous fasse tort des moindres détails du crime ou du procès dont la marquise en son salon, n'est pas moins curieuse ou plutôt moins avide que la portière dans sa loge. Mais quels cris enfin ne pousserions-nous pas s'il tombait quelque part un ministère ou un fonds d'État, un trois pour cent, sans que notre journal eût l'air d'en rien savoir? Pardonnez moi, Messieurs, l'expression un peu familière : ce que nous demandons au journaliste, — son nom même l'indique, — c'est le « plat du jour » et nous exigeons qu'il nous le serve chaud! ou, en d'autres termes, — moins

culinaires, plus académiques — ce qu'il y a de transitoire, de passager, d'éphémère, ce qui périra demain avec l'occasion qui l'a vu naître, l'élément mobile ou relatif des choses, voilà ce qu'il s'agit pour lui d'attraper à la course et de saisir comme au vol sans se préoccuper de savoir ce que le temps en conservera.

L'écrivain, au contraire! et comme si le spectacle apparent du monde, l'illusion de l'heure présente en masquaient pour lui le vrai sens, il les écarte, et ce qu'il y a de permanent au fond des choses, c'est ce qu'il essaie d'atteindre pour le fixer sous l'aspect de l'éternité. Poète ou romancier, dramaturge, historien ou critique, il ne lui suffit pas d'être le peintre ingénieux ou le spirituel traducteur des mœurs et des idées du jour. Il vise plus haut! il vise plus loin! Et son ambition, de quelque nom

qu'on l'appelle, — amour de l'idéal ou préoccupation de la postérité, souci de perpétuer son nom ou désir d'exceller, — sa véritable ambition est de vaincre la mort et le temps. N'est-ce pas, Messieurs, ce que voulait dire un grand musicien, — l'illustre confrère dont vous regrettez la perte toute récente, Charles Gounod, — quand, ici même, aux jeunes prix de Rome, il adressait en votre nom ces belles paroles : « Ne tombez pas, leur disait-il, dans cette étrange et funeste méprise de confondre l'*existence* avec la *vie* : bien que soudées l'une à l'autre par la loi créatrice, il n'y a pas deux notions au monde qui soient plus disparates. C'est le relatif, le fugitif qui est le milieu propre de l'*existence;* mais la *vie* ne se dilate et ne s'alimente que dans la tendance vers l'absolu... Souvenez-vous qu'on ne meurt que

d'avoir préféré l'*existence* à la *vie*. » Je ne pense pas, Messieurs, que vous me repreniez de cette éloquente citation, si ce qui est vrai de la musique ne l'est pas moins, l'est presque plus de la littérature. On n'est un écrivain qu'à la condition de vouloir se survivre; mais, pour se survivre, il faut que l'on commence par détacher sa pensée du présent, et soi-même se soustraire à la préoccupation de l'actualité? Tant de livres qui naissent, mais qui meurent aussi tous les ans, n'en sont-ils pas la preuve? Oublieux des conditions et de l'objet de l'art d'écrire, l'auteur a confondu l'existence et la vie. Pour n'avoir voulu plaire qu'à ses contemporains, son succès ne dure pas au delà de sa génération. Courtisan de la mode, son triomphe devient la matière de sa perte; et qu'importe après cela le talent qu'il y a dépensé, si la mémoire ne saurait manquer

de s'en évanouir avec celle de l'accident d'hier ou du scandale d'aujourd'hui ?

Le reprocherons-nous à nos journalistes ? Messieurs, ce serait s'armer contre eux de leur probité même, et méconnaître, à vrai dire, les exigences de leur profession. Nous ne demandons pas à nos avocats de faire intervenir les choses éternelles dans une action de bornage ; et, pourvu seulement qu'ils nous gagnent nos procès, est-ce que nous ne les tenons pas quittes de toute espèce de littérature ? Si c'est un sacrifice pour eux, la nature même des intérêts dont ils ont pris la charge en revêtant la robe, le réclame de leur conscience. Les grands procès, les beaux procès sont rares ! Et ainsi ce qui empêche l'éloquence du barreau d'être habituellement littéraire, c'est le sentiment même qu'elle a de ses devoirs. Il n'en va pas autrement de la presse. Elle est soumise à

l'actualité comme à sa raison d'être; la préoccupation de l'absolu la rendrait trop inattentive aux conditions de ce que j'appellerai son contrat avec nous ; et, par exemple, selon le mot célèbre d'Émile de Girardin à Théophile Gautier « le style gênerait l'abonné». Des faits, encore des faits, des chiffres, des renseignements, des nouvelles, c'est ce que nous attendons de notre journal, et si le meilleur a jadis été le mieux écrit ou le mieux pensé, ce ne sera plus à l'avenir que le mieux informé. Les petits télégraphistes, ou les demoiselles du téléphone, suffiront alors à le rédiger, et un journaliste, en ce temps-là, cachera soigneusement son talent, de peur qu'il ne lui nuise... Qu'est-ce à dire, Messieurs, sinon, que par des chemins eux-mêmes tout différents de ceux de la littérature, la presse, à chaque pas qu'elle fait vers son but, s'éloigne de celui que l'artiste

ou l'écrivain proposent à leur effort? et s'il en est ainsi, pourquoi, dans quel intérêt, brouillerions-nous ensemble ce qu'il y a de plus contradictoire, le souci du relatif et la préoccupation de l'absolu?

Qu'il n'en ait pas été toujours ainsi, je le sais bien, Messieurs, et les genres littéraires, comme les espèces dans la nature, ne se différencient qu'avec le temps. Quand la presse française n'était pas encore grande fille, elle aimait, je le sais, à discuter ces questions de doctrine qui ne semblent plus guère intéresser aujourd'hui que quelques rares journalistes...

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre.
Ose des *anciens* temps nous retracer quelque ombre !

L'esprit de Benjamin Constant et celui de Montesquieu régnaient encore alors dans la

politique. Ils étaient quelques-uns qui ne voyaient rien, disaient-ils, de « plus méprisable qu'un fait », et, à l'occasion d'une loi de finances, on invoquait la nécessité « d'étudier le génie des peuples ». On pensait par principes, et on agissait par maximes : on en avait du moins la prétention. On avait aussi, on avait surtout le goût des idées générales; on s'efforçait de convertir son lecteur à celles que l'on s'était formées, par l'expérience, par l'étude, par la méditation; — et tout cela, c'était encore, c'était vraiment de la littérature.

Ce qui en était également, c'était de s'occuper des actes ou des œuvres plutôt que des personnes; et, — passez-moi le mot, qu'il faudra bien que vous insériez dans une prochaine édition de votre *Dictionnaire*, — le *reportage* n'était pas né. La description du mobilier de Scribe ou l'hygiène de

Victor Hugo ne faisait point une partie nécessaire du compte rendu des *Burgraves* ou de *la Camaraderie*. C'était un tort, évidemment ; et la suite l'a bien prouvé ! De savoir ce que valent *Jocelyn* ou *Indiana*, *Chatterton* ou les *Nuits*, ce sont aujourd'hui questions secondaires, bonnes pour amuser quatre pédants entre eux, tenues d'ailleurs pour fort indifférentes aux lecteurs de Musset et de Vigny, de George Sand et de Flaubert. Mais ce qu'il y a d'eux, ce qu'ils ont mis de leurs amours dans leurs vers ou dans leurs romans, le secret de leur confession ; mais le vrai nom de Jocelyn ou du colonel Delmare, mais les singularités, les manies et, s'il se peut, les ridicules de George Sand ou de Vigny ;

Voilà ce qui surprend, frappe, saisit, attache ;

voilà ce que réclame expressément le lec-

teur, et voilà comme on entend aujourd'hui les rapports de la presse et de la littérature. Une génération nouvelle a grandi, dont l'ardeur d'indiscrétion ne le cède qu'à son indifférence entière pour les idées. Semblables à cet orateur qui ne pensait pas, disait-il, quand il ne parlait pas, ces jeunes gens ne pensent point, quand ils n'interrogent point. Leurs victimes les fournissent de « copie », et ils y ajoutent les inexactitudes... C'est justement ce qu'on appelle être bien informé !

Est-ce qu'en essayant de définir ainsi quelques-uns des caractères qui distinguent le journalisme d'aujourd'hui de celui d'autrefois, je me suis fort éloigné de M. John Lemoinne ? Non, Messieurs ; ou du moins je ne l'ai pas perdu de vue, et c'est d'après lui que j'ai tâché de peindre. C'est aussi d'après ceux de nos contemporains qui sont

l'honneur de la presse française. Prompt et agile comme il était, capricieux, un peu fantasque même, quelque peu sceptique aussi, M. John Lemoinne était d'ailleurs trop habile, il était trop maître de son talent pour ne pas profiter de cette révolution du journalisme. Avec souplesse, avec prestesse, avec adresse, il en prit donc ce qu'il en fallait prendre. Il allégea, il abrégea sa manière, si je puis ainsi dire ; il la ramassa, il la concentra. Ce qu'il y avait en lui d'humoristique et de caustique perça sous l'air de gravité dont il l'avait enveloppé jusqu'alors ; et, comme aiguillonné par l'exemple des plus brillants de ses jeunes confrères, il s'éleva plus d'une fois, dans ses dernières années, jusqu'à... l'impertinence transcendante. Je n'aurais jamais osé caractériser ainsi son genre de talent, si l'expression n'était de l'un de ses plus

aimables collaborateurs ! Mais il n'oublia pas que ce sont les idées qui gouvernent le monde, et que, si l'art d'écrire consiste à savoir quelquefois aiguiser une piquante épigramme, il consiste pour une plus grande part à dégager des choses qui passent les leçons durables qui leur survivent. Aussi, sous l'agrément ironique de la forme, — et sous un air de légèreté, qui ne va pas quelquefois sans un peu d'affectation, — demeura-t-il toujours en lui du doctrinaire, comme il convenait à un ami de M. Guizot; et, Messieurs, vous ne me croiriez pas, c'est ici que je manquerais de franchise, si j'hésitais à l'en féliciter. Qui de nous n'a ses faiblesses ? La mienne, l'une des miennes, a toujours été d'aimer les doctrinaires, et voyez quelle est mon indulgence pour eux, si je leur pardonne, non seulement d'avoir eu des doctrines, et de les avoir bravement

soutenues, mais encore d'en avoir changé, toutes les fois qu'ils en ont produit des raisons... doctrinales.

Ne craignez pas, Messieurs, que j'entreprenne ici l'apologie de l'inconsistance. Lorsque tout change autour de nous, ce serait sans doute une étrange prétention que de nous obstiner dans une immobilité d'ailleurs bien illusoire ; et ce serait une plus étrange duperie que d'avoir vécu, travaillé, réfléchi cinquante ans, pour être encore, sur le déclin de l'âge, le timide captif des préjugés de sa vingtième année ! Mais ce qu'il vaut mieux dire, comme étant moins paradoxal, c'est que, pour fonder une doctrine entière, il faut moins de principes qu'on ne le semble croire. Armé de son levier, le géomètre ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde ; et, sur une seule pierre, combien de philosophes n'ont-

ils pas bâti tout l'édifice de la métaphysique, de la morale, de la politique! Uniquement fidèle à son amour de l'indépendance et de la liberté, si M. John Lemoinne les a toujours défendues l'une et l'autre, il a donc pu changer de tactique avec les circonstances, on ne peut pas dire qu'il ait changé d'opinions. — Et pourquoi n'ajouterais-je pas que les gouvernements eux-mêmes ont changé parfois de conduite? Si l'allié de la veille se trouve être alors l'adversaire du lendemain, est-ce bien lui qui a varié? Pas plus en vérité que si, ses ennemis adoptant ses principes, il se trouvait être aujourd'hui le défenseur involontaire de ceux qu'il attaquait hier. Au milieu du siècle dernier, la France, longtemps ennemie de la maison d'Autriche, contracta — beaucoup moins brusquement qu'on ne l'enseigne dans nos histoires, — une étroite alliance avec Marie-

Thérèse, l'impératrice-reine. L'opinion philosophique s'en montra scandalisée. Bien loin pourtant de changer de politique, le cabinet de Versailles n'avait fait qu'adapter à un récent déplacement de l'équilibre européen ses principes traditionnels et presque deux fois séculaires. La morale qui juge la conduite des grands États ne peut-elle pas juger celle aussi des particuliers ?

C'est ce que je me demanderais, Messieurs, si d'ailleurs je m'étais soigneusement abstenu de toucher à la politique dans cet éloge de mon prédécesseur. Il faut savoir s'accommoder au temps ! « Le duc de Wellington, a-t-il écrit quelque part, avait combattu toute sa vie l'émancipation des catholiques : quand elle fut devenue inévitable, non seulement il cessa de la combattre, mais il la proposa lui-même. » Les principes n'avaient point changé, mais les faits avaient marché. Je

ne sache pas de meilleure excuse aux variations d'un homme d'Etat, ou plutôt, si ! j'en connais une meilleure : c'est quand ses variations, eussent-elles été plus graves que celles de M. John Lemoinne, ont toujours été parfaitement désintéressées.

Ce fut encore un trait du caractère de M. John Lemoinne. Nul ne fut plus désintéressé ni ne composa plus dignement sa vie. Journaliste influent, mêlé, s'il l'eût voulu, aux plus grandes affaires; homme politique, de ceux dont tous les gouvernements, à défaut de l'alliance, eussent recherché la neutralité; M. John Lemoinne, avec autant de sollicitude qu'on en voit d'autres courir après les occasions de fortune, sembla toujours les fuir;—et il réussit à les éviter. Vous me permettrez de lui en savoir gré. Quelque dédain de la fortune, pourvu qu'il n'ait rien d'emphatique ni de farouche, ne messied pas à

l'homme de lettres ; il lui va bien ; et j'aime assez que, dans un journaliste, le pouvoir de l'esprit, pur de tout alliage, ne rayonne que de son propre éclat. Certainement, il n'est pas mauvais, je trouve même bon que, de loin en loin, quelques-uns d'entre nous donnent l'exemple... de la richesse. Je n'oublierai jamais que du jour où Voltaire a pu rivaliser de luxe avec un fermier général, et mettre aux genoux de « sa belle Émilie » quelque chose de plus que M. Turcaret aux pieds de sa baronne, de ce jour, Messieurs, une existence nouvelle a commencé pour l'homme de lettres, émancipé désormais de la protection du traitant ou de la tutelle même du prince. On a compris, ce jour-là, que, s'il faut d'une certaine sorte d'esprit pour faire ses affaires, l'homme de lettres n'en était pas nécessairement incapable ; et c'est depuis lors que le pouvoir de l'intelli-

gence a vraiment balancé dans l'estime publique celui de la naissance et celui de l'argent. Grâces en soient rendues ! comme à Voltaire lui-même, à tous les écrivains qui, pour maintenir parmi nous cet heureux équilibre, si nécessaire à tout le monde, ont imité son ordre et son économie ! Mais ne devons-nous pas aussi quelque reconnaissance aux autres, à tous ceux qui ne se sont souciés ni de richesses, ni de places ; qui se seraient crus en vérité moins libres, s'ils s'étaient mis dans la dépendance de leur propre fortune ; qui n'ont enfin voulu devoir qu'à eux-mêmes, à eux seuls, toute leur considération ; et leur exemple n'a-t-il pas bien son prix ? Tel fut M. John Lemoinne, et vous Messieurs, qui l'avez connu, vous savez si je dis vrai quand je loue son désintéressement mais surtout, vous savez, si j'en avais moins loué, quel tort j'eusse fait à sa mémoire.

Vous rappellerai-je en terminant, et, — quelque tentation que j'en eusse, — m'appartient-il de vous rappeler l'intérêt qu'il prenait aux travaux de l'Académie ? Ce que du moins je puis dire, c'est qu'il aimait passionnément sa langue. Il ne pouvait se consoler, je le cite en propres termes : « que les temps fussent passés où, quand deux hommes de nations différentes se rencontraient, c'était en français qu'ils parlaient pour s'entendre ». Il se plaignait, avec un sentiment de patriotique amertume, que : « de plus en plus l'humanité pensât et parlât en anglais ». Il s'affligeait enfin de voir poindre le jour où la langue française, — c'est toujours lui qui parle, — aurait à jamais perdu « l'empire, la papauté, la monarchie de la parole et de l'écriture ». Retenons, Messieurs, ces fortes expressions. et admirons la sincérité de son inquiétude.

Mais je ne saurais partager ses craintes, et je ne saurais surtout admettre avec lui que « la langue dans laquelle les hommes pourront parler le plus, le plus longtemps, le plus souvent, tous les jours, sera celle qui finira par vaincre et monter sur le trône ». Non ! la fortune littéraire d'une langue, et de la nôtre en particulier, ne dépend pas du nombre des hommes qui la parlent, quand il y en a d'ailleurs la moitié qui l'écorchent. Elle dépend, elle dépendra, dans l'avenir comme dans le passé, du nombre, de la nature, de l'importance des vérités que ses grands écrivains lui auront confiées. D'autres langues peuvent donc avoir d'autres qualités : l'anglais, si on le veut, ou l'espagnol, qui n'est guère moins répandu dans le monde ; et d'autres langues, d'une autre famille, comme le chinois, peuvent être parlées par plusieurs centaines de mil-

lions d'hommes. Mais depuis plus de quatre cents ans, si nos grands écrivains ont fait du français la langue la plus logique, la plus claire, la plus transparente que les hommes aient jamais parlée ; s'ils ont réussi à mettre en elle, de façon qu'on ne l'en puisse ôter sans déchirure ni mutilation, je ne sais quelle vertu sociale ; et si l'on pourrait dire qu'avant d'écrire pour eux-mêmes ou pour leurs compatriotes, ils ont écrit pour l'humanité, nous n'avons pas à craindre qu'ils périssent ; ni que notre langue, supplantée par une autre dans les usages du commerce ou de la banque, le soit dans l'échange ou dans la communication des idées ; ni que les hommes cessent de l'apprendre, aussi longtemps qu'ils continueront d'avoir quelque conscience de l'œuvre commune, obscure et lointaine à laquelle ils travaillent ensemble. Le vrai Rodrigue, la vraie Chi-

mène, les seuls, seront toujours ceux de Corneille; la vraie Phèdre toujours celle de Racine; et qui voudra prendre une vue perspective de l'histoire de l'humanité, c'est toujours à nous, Messieurs, qu'il la demandera, c'est au *Discours sur l'histoire universelle*, c'est à l'*Esprit des Lois*, c'est à l'*Essai sur les mœurs*.

L'unique danger que je redouterais, ce serait donc que notre langue, mal informée de sa propre fortune, en vînt à méconnaître un jour les vraies raisons de son universalité. Oui; si nos écrivains, enragés de *modernité*, prétendaient rompre sans retour avec une tradition plus de quatre fois séculaire et consacrée par tant de chefs-d'œuvre; s'ils songeaient moins dans leurs écrits aux intérêts de l'humanité qu'à eux-mêmes, et s'ils mettaient les conseils de leur amour-propre au-dessus de la vérité; s'ils s'éver-

tuaient enfin à poursuivre une originalité décevante, qui ne s'atteint guère en français qu'aux dépens de la clarté, oui, je conviens qu'alors nous serions au hasard de perdre notre ancien empire, et, pour avoir voulu parler allemand ou norvégien dans la langue de Voltaire et de Bossuet, de Lamartine et de Racine, de Chateaubriand et de George Sand, nous aurions compromis en même temps l'influence et l'action nécessaires du génie français dans le monde. Nos jeunes gens le veulent-ils? et s'ils ne le veulent pas, comment ne voient-ils pas que c'est le prix dont nous paierons certainement leur funeste dédain du passé?

Mais vous êtes là, Messieurs, pour défendre et sauver les écrivains d'eux-mêmes. Institués en effet, par ce grand Cardinal, — dont je suis heureux de ramener dans un discours académique l'éloge autrefois obli-

gatoire, — institués et comme patentés, « pour rendre le langage français non seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences », et le faire ainsi succéder dans la royauté du latin, vous n'avez pas failli, depuis votre première origine, à cette noble tâche. Pour vous en acquitter, vous vous êtes gardés d'imiter tant d'autres compagnies, — que l'on pourrait nommer, — mortes presque en naissant de n'avoir prétendu former que des sociétés de gens de lettres. Vous avez au contraire libéralement accueilli parmi vous, pour les faire concourir ensemble au perfectionnement de la vie civile, toutes les forces sociales. Les grands seigneurs, dans vos assemblées, ont discuté le sens des mots de *Politesse* et d'*Indépendance* avec le fils du notaire Arouet ou celui du greffier Boileau. Vous avez tenu à honneur d'associer à vos travaux des

princes même de l'Église. Et ainsi, sans que vous y eussiez songé peut-être, par un effet du cours insensible des choses, l'égalité académique a été la première que la France ait connue ! C'est ce qui m'a donné, Messieurs, la hardiesse de solliciter vos suffrages ; c'est ce qui me rend presque aussi fier, comme citoyen que comme homme de lettres, de les avoir obtenus ; et c'est en travaillant pour ma modeste part à la grande œuvre qui est la vôtre que je m'efforcerai de justifier l'honneur de votre choix.

RÉPONSE

DE

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

Monsieur,

Vous nous avez dit tout à l'heure que si la franchise était bannie du monde, elle trouverait un refuge dans les discours académiques. Je crains que vous ne vous trompiez. Le palais de l'Institut n'est pas toujours celui de la Vérité. Même dans les séances solennelles qui nous réunissent sous cette coupole, il n'est pas sans exemple que, pour louer le récipiendaire comme il convient, le directeur soit obligé de se faire une certaine

violence et qu'il y réussisse assez médiocrement. Je vais essayer cependant de vous donner raison en disant tout haut devant vous tout ce que je pense de vous. Vous-même avez trop l'habitude de la franchise pour vous en étonner, et trop le sens de la justice pour vous en plaindre.

La République avait deux ans (la seconde s'entend) lorsque dans Toulon, vieille ville provençale, vous naquîtes d'un sang vendéen. Votre enfance s'est écoulée tout entière sous le soleil de la Provence et vous avez fait vos études jusqu'à la rhétorique au lycée de Marseille. Ceux qui croient à l'influence fatale du climat et de la race ne manqueraient pas d'assurer que vous joignez aux ardeurs du Midi les ténacités de l'Ouest. Plus simplement, je dirai que de bonne heure vous avez su ce que vous aimiez et ce que vous vouliez. Il n'aurait tenu qu'à vous de suivre

la carrière administrative, et si vous l'aviez choisie, entré à dix-huit ans dans un ministère, vous seriez probablement aujourd'hui chef de bureau, qui sait! peut-être même chef de division, à moins que déjà vous n'eussiez été révoqué pour indépendance d'humeur. Mais tel n'était pas votre compte. Ce que vous aimiez c'était les lettres; et ce que vous vouliez c'était vous faire un nom. Or, si l'on peut aimer les lettres en province, il est difficile de se faire un nom ailleurs qu'à Paris. C'était donc à Paris que vous tendiez. Vous y êtes arrivé à dix-huit ans pour y achever votre philosophie tout en vous préparant à l'École normale. Je doute que cette préparation ait été fort sérieuse, puisque vous avez été refusé. Mais c'est que déjà vous aviez en tête autre chose que votre examen. Votre esprit vif et curieux débordait l'enseignement qui vous était donné

et s'inquiétait d'une foule de matières qui ne figuraient point dans le programme, tandis que vous en négligiez d'autres qui étaient indispensables. Vous n'étiez pas fort exact à la classe de philosophie et vous ne pouviez mordre aux vers latins; mais vous suiviez, à l'École des Beaux-Arts, les cours de M. Taine, vous erriez dans les galeries du Louvre ou bien vous étudiiez l'origine des langues avec Burnouf, et celle des espèces avec Darwin.

D'aussi graves pensers ne vous absorbaient cependant pas complètement. J'ai annoncé que je dirai tout : vous aviez une passion, celle du théâtre. Le répertoire classique vous charmait, et comme il ne vous était pas possible d'aller à la Comédie-Française aussi souvent que vous l'auriez souhaité, vous avez pris bravement votre parti et vous vous êtes enrôlé — emploierai-je une périphrase et

dirai-je : dans la troupe de ceux dont les applaudissements sont stipendiés ; — non, j'appellerai la chose par son nom et je dirai tout simplement : dans la claque, payant ainsi le plaisir d'entendre Molière ou Racine au prix d'applaudir également certains auteurs modernes, dont vous goûtiez moins les pièces. Il est vrai que depuis lors et pendant le temps trop court où vous avez essayé de la critique dramatique, vous le leur avez fait payer à leur tour.

Enfin, vos dix-huit ans prenaient aussi leur large part des plaisirs de cette grande exposition internationale de 1867, dont les hommes de notre génération n'oublieront jamais l'élégance et la gaieté ; non point que depuis lors et dans le même genre un spectacle encore plus éclatant n'ait été offert à leurs yeux, mais tout simplement parce qu'elle a marqué pour eux la dernière année

de jeunesse et d'insouciance avant les épreuves de la patrie. Ces épreuves, Monsieur, ne vous ont point laissé insensible. Vous aviez été exempté du service militaire pour myopie constatée, disait le service médical; mais vous avez pensé qu'il y a des circonstances où rien n'exempte, et cette myopie ne vous a pas empêché de voir le feu. Engagé pour la durée de la guerre dans un des régiments qui ont soutenu le siège de Paris, vous avez mené pendant cinq mois la dure vie du fantassin, piétinant sac au dos dans la boue glacée, sans même avoir toujours la douceur de recevoir ou de rendre des coups de fusils. Votre engagement terminé, le problème de l'existence se posait devant vous dans toute son acuité. Après avoir essayé pendant quelques mois de le résoudre en vous livrant dans une étude de province à la pratique du droit, vous n'avez pu y tenir et vous êtes

revenu à Paris, résolu à tenter la fortune littéraire, avec soixante-quinze francs et une montre en argent dans votre gousset.

Vous avez passé alors, Monsieur, des moments difficiles, et dussiez-vous me taxer d'indiscrétion, je ne s'aurais m'empêcher de rendre publiquement hommage à la fière sévérité de votre jeunesse. Bien d'autres à votre place, sachant ce que vous saviez déjà, auraient demandé l'aisance à des travaux faciles, et sans plus de préparation, n'auraient songé qu'à vivre de leur plume. Ce n'est point ainsi que vous l'avez entendu. Avant d'écrire il vous a semblé qu'il fallait apprendre et pour apprendre vous avez pensé qu'il n'y avait meilleur moyen que d'enseigner. Votre humeur laborieuse s'est accommodée d'une place de répétiteur dans un de ces modestes pensionnats où l'on s'efforce de fabriquer en quelques mois des bacheliers récalcitrants.

Vous donniez des leçons de tout, de grec, de latin, d'histoire, d'anglais, d'allemand, au besoin de mathématiques et de chimie, apprenant parfois le matin la matière de votre enseignement du soir, mais l'apprenant de façon à en demeurer maître à jamais. Dès lors, plus de flâneries dans les galeries du Louvre, plus de soirées au Théâtre-Français, car il fallait consacrer au travail personnel les rares heures de liberté que vous laissaient vos élèves. Vous avez vécu cinq ans de ce rude métier, mais ces cinq années n'ont été perdues, ni pour vous, ni pour nous. Vous leur devez en effet cette variété dans l'érudition, cette abondance et cette sûreté dans l'information qui devaient donner plus tard à toutes vos études un fond si ferme et une substance si solide. Avant la bataille littéraire, c'était votre veillée des armes. Aussi le jour où vous êtes descendu dans la lice, étiez-vous

armé de pied en cap, et vos contradicteurs ont pu s'en apercevoir. Pour sortir cependant de cette méritoire obscurité, il vous fallait une bonne chance. Elle ne vous a pas manquée. La chance fait rarement défaut au mérite persévérant.

Un de nos confrères, étranger d'origine, mais qui a voulu devenir Français le lendemain de nos malheurs, demandait à ses débuts dans la vie littéraire un conseil à George Sand : « Dans le temps où nous vivons, lui répondit-elle, pour se faire entendre il faut crier sur les toits. La *Revue des Deux Mondes* est un toit. Tâchez d'écrire dans la *Revue des Deux Mondes*. » Sans le connaître, vous avez suivi ce conseil et, en 1875, vous avez poussé votre premier cri sur le toit. Ce cri eut du retentissement. C'était un article sur le roman réaliste. Avec une grande liberté de jugement et même

d'expression, vous y faisiez connaître votre sentiment sur les romanciers contemporains, et les noms les plus populaires n'étaient pas les plus épargnés. L'attaque était vive; elle ne passa point inaperçue, mais il y fut répondu de singulière façon. Ceux qui se trouvaient ainsi pris à partie, y mettant, je pense, un peu de malice, affectèrent de croire, pendant quelque temps, que cette signature nouvelle était un pseudonyme derrière lequel s'abritait un ou même plusieurs des collaborateurs habituels de la *Revue*. Ils s'entendaient pour vous dire, comme dans certaine épître de Voltaire, ce philosophe, à Dieu :

Je soupçonne, entre nous, que vous n'existez pas.

Vous avez donc eu à soutenir un véritable combat pour la vie, mais la victoire vous est restée, et, un imprudent ayant donné

corps dans un journal très répandu à ce soupçon injurieux, il s'est attiré une si verte réponse que votre existence à partir de ce jour n'a pu faire doute pour personne. C'était chose singulièrement injuste, Monsieur, de vous refuser la personnalité, et je ne crois pas qu'aujourd'hui quelqu'un s'en avisât. A l'allure si décidée de vos premiers articles, à leur tour si franc, à leur accent si mordant, comment d'ailleurs pouvait-on se méprendre et ne pas reconnaître qu'un critique était né, un critique de la bonne école sachant ce qu'il pensait, n'hésitant pas à le dire et tout prêt à en donner les raisons. Tel vous êtes apparu dès le premier jour, tel vous êtes resté depuis lors, également incapable de complaisance et d'injustice, n'écoutant aucun mot d'ordre, n'obéissant à aucune consigne et ne connaissant d'autre passion que celle de la

vérité. Vous avez déployé ces rares qualités dans une innombrable série d'études où votre plume passe avec aisance de Rabelais à George Sand, de Descartes à Baudelaire, du sermon au théâtre, sans vous laisser jamais à court d'idées, ni de bonnes raisons pour les défendre. Rappellerai-je tout ce qu'a produit depuis dix-huit ans votre labeur infatigable : cinq volumes d'*Études critiques*, trois d'*Histoire et Littérature*, deux de *Questions de critique*, un d'*Essais de Littérature contemporaine*, un sur le roman naturaliste, un sur le théâtre, deux sur la poésie lyrique, un sur la critique ; plus un grand nombre d'articles épars dont vous pourriez, s'il vous convenait, tirer la matière de trois ou quatre volumes, soit vingt en tout. Assurément, Monsieur, si vous allez être, ou je me trompe, le plus jeune d'entre nous, vous n'êtes pas celui qui a le moins

écrit, et ceux qui trouveraient que votre bagage littéraire n'a pas assez de poids, seraient assurément bien difficiles.

C'est dans la *Revue des Deux Mondes* qu'ont paru la plupart de vos articles. Sous ce toit d'où vous aviez poussé votre premier cri, vous avez trouvé une demeure hospitalière et vous n'êtes pas le seul parmi nous. Comme vous, Monsieur, je me reprocherais à l'égal d'une ingratitude de ne pas proclamer ce que doivent à François Buloz quelques-uns de ceux qui sont venus, à leurs débuts dans les lettres, lui demander de leur ouvrir l'entrée de la *Revue*, comme il disait lui-même, car pour lui il n'en existait point d'autres. Sans doute on passait parfois entre ses mains des moments pénibles. On lui avait apporté, soigneusement copié d'une belle écriture, un manuscrit à la moindre page duquel on attachait un prix singulier,

et dont on aurait dit volontiers, comme de son placet le personnage de Molière :

Ah, Monsieur! pas un mot ne s'en peut retrancher.

Quelques jours après il vous faisait venir et vous rendait votre manuscrit impitoyablement raturé et bâtonné, sans même vous dire la raison des corrections ou des suppressions qu'il exigeait, car ce qu'il sentait et voulait le plus fortement, il était parfois incapable de l'exprimer autrement que par gestes. On protestait, on s'indignait, on tempêtait, puis comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, on se laissait amputer en gémissant; mais l'amputation faite et l'article paru, il fallait bien reconnaître que c'étaient les redites, les inutilités, les longueurs qu'il avait retranchées, et si au cours de la bataille infructueuse qu'on avait entreprise contre lui on essuyait parfois des

paroles assez rudes, du moins il n'y en avait aucune qui fût de nature à jeter dans le découragement, et qui n'inspirât au contraire le désir de recommencer et de mieux faire. Sa tyrannie, d'ailleurs, ne s'exerçait que sur la forme, et jamais il ne portait atteinte à la pensée pourvu qu'elle s'exprimât en termes modérés. Cette double tradition de la modération et de l'hospitalité sous toutes ses formes que François Buloz avait léguée à la *Revue* y a été fidèlement suivie pendant quinze ans. C'est à vous, Monsieur, qu'il appartiendra de la perpétuer désormais. Ceux qui ont jeté sur vos épaules ce lourd fardeau ont cru apercevoir chez vous, en plus du discernement littéraire, quelques-unes des qualités éminentes qu'on a si justement reprochées à M. Buloz ; c'est-à-dire la trempe du caractère, le dédain des recommandations et au besoin une certaine vigueur

de main qui ne reculera pas non plus devant les amputations nécessaires. Il ne faudrait pas cependant que je ne sais quelle sotte légende devînt cause que les jeunes écrivains de l'avenir vous abordassent en tremblant. Il appartient à l'un de ceux qui ont vécu depuis quinze ans dans la familiarité de votre commerce de leur dire quel accueil ils trouveront, au contraire, dans le petit bureau où beaucoup d'entre nous ont passé de si bonnes heures, quels excellents conseils y recevra leur inexpérience, quels encouragements leurs efforts, avec quelle libéralité s'ouvriront à eux les trésors de votre érudition, avec quelle générosité ils seront admis au partage d'idées dont vous êtes prodigue. J'ai eu moi-même trop souvent l'occasion de mettre à l'épreuve votre confraternité littéraire pour ne pas rassurer ces timides, et j'ai trop confiance aussi dans vos facultés de

direction pour ne pas compter que, grâce à vous, notre vieux recueil continuera de mériter son nom si glorieux et si bien gagné de *Revue des Deux Mondes*.

Mais c'est assez, Monsieur, parler de vos mérites personnels. Si je me laissais aller à le faire plus longtemps, votre humeur s'échaufferait peut-être, car vous n'aimez pas que l'homme inspire plus d'intérêt que l'œuvre. C'est donc à votre œuvre que, pour ne point vous déplaire, il faut que je m'attaque. Je ne sais, si l'on en doit admirer davantage la variété ou l'unité. C'est avec quelque injustice pour vous-même qu'il y a un instant vous vous êtes donné comme le représentant exclusif de la tradition, ayant eu pour unique souci de la défendre contre ce que vous avez appelé « l'assaut tumultueux de la modernité ». Cela fût-il, je ne vous en ferais pas reproche. J'aime la

tradition, non pas seulement en littérature, et je crois comme vous que le respect du passé n'enlève rien à l'intelligence du présent ; mais votre esprit est bien plus ouvert, votre curiosité bien plus éveillée, votre compréhension bien plus large qu'il ne vous a plu d'en convenir et je ne serais pas embarrassé si je voulais citer les noms de tels auteurs modernes et très modernes qui, après avoir excité au premier abord votre méfiance, ont fini par obtenir de vous pleine justice. De même, il n'y a peut-être pas une seule des questions ayant, au cours de ces dix dernières années, préoccupé l'opinion depuis la question du pessimisme jusqu'à la question du latin en passant par celle des cafés-concerts, sur laquelle vous n'ayez dit votre mot, avec une parfaite intelligence des goûts et des nécessités de notre époque. Vous êtes, Monsieur, beaucoup

moins doctrinaire que vous ne le prétendez, et c'est précisément parce que, à la connaissance approfondie de notre passé littéraire, vous joignez la curiosité du présent et le souci de l'avenir, que votre œuvre offre une variété dont un autre n'aurait pas manqué de se faire honneur. Et cependant cette œuvre est une; mais son unité vient de vous, de l'empreinte dont a su la marquer votre personnalité si originale et si vigoureuse à laquelle il faut que vous me pardonniez de revenir un instant.

Un trait distintif vous signale en effet. Tandis que ceux qui ont jusqu'à présent fait profession de juger les œuvres d'autrui n'ont guère vu dans cet exercice qu'un pis-aller ou une préparation, tandis que Sainte-Beuve a commencé par être poète et Villemain fini par être ministre, tandis que parmi les contemporains le roman séduit parfois celui-

ci et le théâtre celui-là, vous, Monsieur, vous n'avez été et n'avez jamais voulu être que critique. Cet emploi de vos rares facultés de travail et de production vous a paru assez noble pour absorber toute votre vie. Mais vous avez tenu à le rehausser encore et tous vos efforts ont été consacrés à établir ce que, changeant un seul mot au titre d'un sermon fameux sur les pauvres, je serais tenté d'appeler : l'éminente dignité de la critique. Comment vous en avez compris les droits et pratiqué les devoirs, c'est ce que de vos vingt volumes je voudrais essayer de dégager.

Permettez-moi cependant d'exprimer d'abord un regret. C'est que notre langue française, plus harmonieuse et limpide qu'elle n'est riche, ne possède pas pour désigner ceux qui, tenant une plume, ne sont ni poètes, ni romanciers, ni historiens, ni auteurs drama-

tiques, ni journalistes, un autre mot que celui de critique. Ce mot me déplaît. Je lui trouve un certain air chagrin et hargneux. Il semble impliquer un parti pris de blâme et de sévérité. J'en voudrais un nouveau et celui d'*essayiste*, que nous nous efforçons d'emprunter aux Anglais, ne me satisfait pas non plus complètement. Je souhaiterais, en effet, que ce nom à créer imposât surtout à celui qui le porterait, l'obligation de comprendre et d'expliquer. Qu'il se trouve en présence de quelque doctrine nouvelle ou de quelque talent naissant, le premier souci de celui qui juge ne doit-il pas être de faire preuve d'une certaine souplesse d'esprit? Ne convient-il pas qu'il se prête un peu au début, sauf à se reprendre plus tard, et s'il se rendait coupable d'une légère complaisance, le mal ne serait-il pas moins grand que s'il péchait par une sévérité excessive? Avoir

toujours l'œil en éveil et l'oreille aux aguets, être à l'affût de tout ce qui paraît au jour, éclaircir ce qui demeure obscur, mettre en lumière ce qui est enseveli dans l'ombre et surtout donner confiance au génie qui s'ignore en le révélant à lui-même, voilà quelle me paraît être la consolation de ceux qui n'ont ni le don des vers, ni celui de l'invention, ni celui du récit et combien souvent il arrive en ce monde, à qui sait se détacher un peu de soi, qu'une consolation finit par devenir une récompense et une joie.

J'imagine, Monsieur, que vous ne partagez pas ce regret. A vos yeux, il semble que la critique soit une fonction et le critique un fonctionnaire, une sorte de préfet de police des lettres, chargé de maintenir l'ordre dans la république, d'en bannir les gens mal famés et surtout de veiller à

ce que chacun s'y tienne exactement à son rang. La tâche n'est pas facile à remplir dans un temps où non seulement les hommes, mais les genres, ont perdu tout respect de la hiérarchie. Dès le jour où vous êtes entré en charge, vous avez pris à cœur cette besogne nécessaire et vous l'avez exécutée avec une conscience, avec une ardeur, avec une absence de toute considération personnelle qui vous ont marqué au coin d'une fière et courageuse indépendance. — Ah! Monsieur, que vous êtes pugnace! Vous ne pouvez apercevoir une réputation dont l'empire vous paraît usurpé sans lui déclarer la guerre, ni une statue qui ne vous semble point méritée sans la déboulonner de son piédestal. Parfois même vous n'attendez pas que cette statue soit érigée; à peine apparaît-elle à l'état de simple maquette qu'aussitôt vous foncez sur elle et la réduisez en

poudre. Mais si les expulsés de la république des lettres ont fait parfois entendre contre vos arrêtés des protestations assez bruyantes, s'ils se sont pourvus devant l'opinion publique, l'opinion vous a généralement donné raison, et, en tout cas, nul n'a jamais prétendu que les mesures les plus sévères prises par vous aient été inspirées par un autre souci qu'une conception élevée de la dignité des lettres, ni que de mesquines considérations de rivalité ou de représailles y aient eu la moindre part. La meilleure preuve en est que vous avez passé au crible, avec une égale rigueur, les réputations du passé. Vous n'avez fait grâce ni aux grands hommes de la Révolution dont la légende ne résiste pas toujours à un examen attentif de leur conduite, ni aux philosophes de l'Encyclopédie, qui se sont montrés parfois moins philosophes dans

leurs mœurs que dans leurs écrits, ni aux gens de lettres qui ont vécu de flatteries ou d'expédients, ni aux prélats qui ont manqué aux principales vertus de leur état, et je dirais volontiers qu'on n'a jamais relevé dans vos écrits une seule marque de faiblesse, n'était votre partialité bien connue pour Bossuet. En présence de cette statue, le lieu serait mal choisi pour vous en blâmer. Mais ne craignez-vous pas que ce trop juste culte ne vous ait entraîné à un peu de prévention contre ses adversaires? On raconte que, certain jour, un visiteur entrant brusquement dans votre cabinet vous entendit vous exprimer avec véhémence sur le compte d'un personnage dont il n'avait pas saisi le nom : « De qui parlez-vous donc ainsi ? » vous demanda-t-il : « Et de qui voulez-vous que ce soit, — auriez-vous répondu — sinon de ce Féne-

lon ? » A plusieurs reprises, en effet, vous avez été dur pour Fénelon, et tout récemment encore. Je vous accorderai, si vous voulez, qu'au début de sa vie les fins diverses qu'il se proposait ont pu donner à sa démarche une allure un peu incertaine, et encore que des premiers combats où l'ambitieux et le chrétien sont entrés en lutte dans son cœur, le chrétien n'est pas toujours sorti victorieux. Mais de cette complexité même d'une nature ardente en ses désirs et généreuse en ses desseins, de cette ambition contenue qui avait toujours le bien public pour objet, de ces luttes silencieuses où la vertu a fini par remporter un douloureux triomphe, n'est-il pas équitable de lui tenir quelque compte, et ses dernières années si touchantes n'auraient-elles pas dû lui valoir, de votre part, un peu d'indulgence? Mais je sais qu'à vos yeux, chez la

critique, l'indulgence n'est qu'une faiblesse. Pour moi, je me demande, au contraire, si elle ne serait pas tout à la fois le complément de la sagacité et la forme supérieure de l'intelligence. En tout cas, tous tant que nous sommes nous en avons besoin. Essayons donc d'être un peu indulgents les uns pour les autres, même en littérature.

A l'éminente dignité de la critique, il ne suffit pas, à vos yeux, qu'elle soit courageuse, indépendante, qu'elle échappe à tout soupçon de parti pris ou de camaraderie. Vous voulez encore qu'elle ait des principes. Vous n'admettez pas qu'elle se borne à traduire des impressions toutes personnelles, et qu'elle se réduise à l'expression arbitraire d'un jugement individuel. Elle rend des arrêts ; elle doit avoir un code. Sur ce point, vous n'entendez pas raillerie, et vous avez rompu plus d'une lance avec de bril-

lants rivaux qui, un jour peut-être, seront pour vous des confrères. Dans votre esprit, où tout s'enchaîne avec une rigueur logique, cette conception de la critique se rattache d'ailleurs à une théorie plus générale. Vous trouvez que la personnalité envahit trop la littérature. Comme à Pascal, le *moi* vous paraît haïssable; et c'est à vos yeux une manie toute française que d'entretenir le public de soi. Assurément cela est du plus mauvais goût. Mais comme il est heureux cependant que le bon goût n'ait pas toujours fait loi, et s'il fallait retrancher de notre langue les *Mémoires* du Cardinal de Retz, les *Souvenirs* de Madame de Caylus ou ceux de Madame de Staal-Delaunay, les *Confessions* de Rousseau ou les *Mémoires d'Outre-Tombe*, vous-même, j'en suis certain en éprouveriez quelque regret. Et puis, je ferai devant vous l'aveu de ma faiblesse:

l'homme m'intéresse, et la femme aussi. Cet être humain, mon semblable, si différent de moi, pique ma curiosité ; et lorsqu'il ou lorsqu'elle me raconte des choses que tous deux feraient évidemment mieux de ne pas me raconter, je ne puis m'empêcher de leur prêter une oreille d'autant plus attentive. Mais encore faut-il que nous ne soyons pas pris en traître, et c'est un abus si l'auteur d'un article sur un ouvrage nouveau en profite pour nous entretenir de ses impressions d'enfance ou de ses péchés de jeunesse. Décidément, vous avez raison, Monsieur, il faut des principes au critique. Mais lesquels ? C'est ici que la difficulté m'apparaît un peu plus grande qu'à vous.

Sans doute il existe entre tout ce qui est noble pur, élevé, une secrète et mystérieuse harmonie. Sans doute encore le beau n'est qu'une convenance supérieure et le goût une

des formes de la délicatesse. Mais autant il est facile de s'entendre à ces hauteurs et de tomber d'accord sur ces considérations abstraites, autant l'accord devient malaisé, lorsqu'il s'agit de tirer de ces prémisses quelques conclusions positives. Faut-il, ce qui est à vos yeux le premier devoir de la critique classer les genres? Qui dira si la poésie épique est supérieure à la poésie lyrique, la tragédie à la comédie, l'histoire au roman, et dans les limites d'un même genre qui prouvera que telle œuvre l'emporte sur telle autre, par exemple la *Princesse de Clèves* sur *Manon Lescaut* ou au contraire *Manon Lescaut* sur la *Princesse de Clèves?* Suivant que le spectacle de la vertu engageant avec l'amour une lutte dont elle sort victorieuse, ou celui de la passion s'abandonnant sans remords à ses entrainements aura pour nous plus d'attraits,

nous donnerons la préférence à l'une ou à l'autre, et tandis que nous croirons de bonne foi nous décider par des raisons de doctrine en réalité nous ferons tout simplement monter en grade nos préférences, en les élevant à la dignité des principes. Ce sera la vengeance détournée de ce fâcheux *moi* que vous voulez expulser à coups de fourche, mais qui trouve pour rentrer en nous plus d'une porte secrète. C'est qu'il est terriblement difficile de dépouiller sa personnalité, et ce n'est pas à tort que nos moralistes chrétiens ont vu dans ce dépouillement le plus haut degré de la perfection humaine.

Vous-même, monsieur, êtes-vous bien assuré d'avoir atteint ce degré ? Souffrez que j'en use avec une entière franchise : je vous trouve sur ce point le plus imparfait du monde, et je vous en fais mon très sincère compliment. Si votre critique était en effet

toujours dogmatique et raisonneuse, je craindrais qu'elle ne parût à la longue un peu froide. Ce qui la rend au contraire si animée, si vivante, ce qui fait et fera toujours relire avec intérêt telle page écrite par vous il y a quinze ans sur un livre oublié, c'est que, derrière cette page, vous apparaissez tout debout, avec votre antipathie véhémente contre ce qui est mauvais goût, charlatanisme ou indécence, avec votre prédilection passionnée pour ce qui est noblesse des sentiments, élévation des idées, beauté de la forme. Antipathies ou prédilections, vous ne les raisonnez point, vous les affirmez et c'est précisément ce côté tout personnel de votre critique qui en fait la force et l'éclat, qui en assure la supériorité sur cette critique indécise et ondoyante derrière laquelle il est impossible de discerner la pensée véritable de l'écrivain. De cette supériorité à laquelle

l'Académie rend aujourd'hui justice, vous paraissiez, Monsieur, avoir ignoré jusqu'à présent la véritable raison et je ne suis pas fâché de vous l'avoir fait entendre en passant.

L'indépendance et la fermeté des principes, ces hautes vertus, ne suffisent encore point à satisfaire votre ambition pour la critique. Désireux de l'égaler aux plus nobles emplois de l'esprit humain vous avez jeté les yeux autour de vous, et vous avez été frappé du grand nombre de sciences que notre époque a vu naître ou se développer : la science économique, la science sociale, la science pédagogique, la science pénitentiaire, sans parler des autres, les vraies, et vous vous êtes demandé pourquoi la critique ne deviendrait pas une science à son tour. Depuis quelques années cette idée paraît hanter votre esprit et votre plume n'a peut-être pas écrit

une page où ne se retrouve la trace de cette hantise. Sainte-Beuve, qui lui aussi avait à cœur la dignité de la critique, avait conçu cette pensée avant vous. Dans ce qu'il appelait, avec un peu d'ironie, je crois, ses jours de grand sérieux, il s'était demandé s'il n'y aurait pas moyen d'écrire une histoire naturelle des esprits, de les classer par genre, par espèces, par familles et d'en dresser une sorte de nomenclature. Mais il n'y insistait pas. Vous, Monsieur, vous avez repris et développé cette idée. Il vous a semblé que la critique présentait avec l'histoire naturelle plus d'une analogie et qu'elle ne pouvait mieux faire que d'employer ses méthodes. Cependant vous avez reculé jusqu'à présent devant la classification des esprits, et nous vous saurons gré de persévérer dans cette réserve. Il y aurait, en effet, quelque chose d'importun dans la pensée que vous classez en

secret chacun de vos confrères dans une famille et qu'il reçoit de vos mains une étiquette, comme un bocal dans une collection. Il ne pourrait en effet s'empêcher de se demander avec inquiétude quelle est son étiquette et si son bocal lui convient. Mais ce que vous avez renoncé à faire pour les esprits, vous l'avez entrepris pour les genres. Vous avez cru apercevoir entre les espèces animales et les genres littéraires une analogie frappante. La grande doctrine de l'évolution s'y appliquerait également, suivant vous. De même que dans la nature les espèces se transforment sans cesse, qu'elles naissent, vivent et disparaissent suivant des lois fatales dont une des principales serait la lutte pour la vie qu'elles sont condamnées à poursuivre les unes contre les autres, de même en littérature un genre naît, se forme des débris de plusieurs autres, atteint sa perfection et enfin disparaît suivant

des lois encore obscures, mais qu'il s'agit de découvrir. A celui qui les éclaircira une moindre gloire n'est pas réservée dans la critique qu'à Darwin dans la science, et c'est à mériter cette gloire que vous vous êtes appliqué avec passion depuis quelques années. Vous nous avez successivement entretenu de l'évolution de la critique, de l'évolution du théâtre, de l'évolution de la poésie lyrique, trouvant à l'appui de votre thèse force arguments ingénieux, faisant montre avec quelque coquetterie d'une érudition scientifique que personne ne soupçonnait chez vous, et citant Agassiz ou Haeckel plus souvent que Boileau ou Voltaire. A vos plus sincères admirateurs vous êtes apparu là, Monsieur, sous un aspect tout à fait inattendu ; on vous croyait un simple lettré ; peu s'en faut, que vous soyez un savant. Au moins l'êtes-vous tout à fait par comparaison

à moi et ce n'est pas sans quelque appréhension que mon ignorance va s'enhardir à vous opposer une légère contradiction.

Je vous communiquerai d'abord quelques doutes sur l'utilité dont vous semblez pénétré d'introduire dans la langue des lettres le vocabulaire de la langue des sciences. Lorsque vous nous entretenez de l'embryologie des genres, de leur morphologie et de leur différenciation, au lieu de nous parler tout simplement de leurs origines, de leur forme et de leurs différences, je n'aperçois pas bien ce que votre discours y gagne en clarté et je sens ce qu'il y perd en harmonie. Mais ce n'est là qu'un détail et ma querelle va plus haut. N'avez-vous point scrupule, en introduisant la science dans le domaine de la littérature de vous être rendu coupable d'une véritable trahison. J'ai hâte d'expliquer ce gros mot. La science est deve-

nue de nos jours une fort envahissante et orgueilleuse personne. Autrefois, elle se contentait d'étudier les phénomènes sensibles et d'en rechercher les lois. Aujourd'hui il n'est presque point dans les connaissances humaines de province où elle ne prétende à pénétrer, point de mystères dans la nature, qu'elle n'ait l'ambition d'expliquer, point de besoins dans le cœur de l'homme auxquels elle ne se croie en mesure de satisfaire. Mais l'excès même de ces prétentions a amené une certaine révolte, et il s'est trouvé dans ces dernières années des esprits courageux pour lui dire que son empire n'est pas aussi étendu qu'elle se le figure, qu'il y a des provinces qui lui échappent, des mystères auxquels elle n'a point de réponse et des besoins qui ne trouvent pas en elle leur aliment. La lutte se poursuit entre scientifiques et idéalistes, non sans gloire pour ces

derniers. Vous intervenez dans ce conflit. Mais pour quoi faire? C'est pour livrer à la science, vous, l'homme de lettres par excellence, les clefs de la province littéraire. De cette province jusqu'à présent la science s'était médiocrement soucié. Ce qui s'y passait était à ses yeux jeux d'esprit. Et voilà, si l'on doit vous en croire, que ces jeux seraient des phénomènes, ces phénomènes seraient régis par des lois, et il faudrait appliquer à leur étude les méthodes de l'histoire naturelle. J'y éprouve une répugnance invincible et je la crois justifiée par une objection sérieuse : c'est qu'entre les opérations de la nature et celles de l'homme il n'y a point similitude de procédés. Que les espèces animales évoluent suivant des lois fatales, je m'incline devant ceux qui l'enseignent, tout en me demandant s'ils en sont absolument sûrs ; mais que les genres

littéraires évoluent de même façon ; que suivant un des exemples donnés par vous l'éloquence de la chaire ait dû nécessairement se transformer en poésie lyrique et Massillon engendrer Alfred de Musset, voilà ce qui me laisse absolument incrédule. Les genres ont pu se succéder dans un ordre habituellement le même et se transformer insensiblement sous certaines influences. Mais cet ordre n'avait rien de fatal car il s'est modifié suivant les littératures et les pays ; mais ces influences sont essentiellement diverses et variables, car elles tiennent à ceux qui les ont exercées. Il y a, en un mot, un facteur dont votre théorie ne me paraît pas tenir un compte suffisant : c'est l'homme, c'est l'individu. Ah ! de grâce, Monsieur, ne sacrifions pas l'individu, et réunissons-nous, au contraire, pour le sauver des dangers qui le menacent : sauvons-le en philosophie

de la doctrine qui voudrait déterminer sa conduite par des mobiles sur lesquels sa volonté n'aurait point de prise; sauvons-le en politique de l'oppression de l'État qui, au prix de sa liberté, prendrait son bonheur à l'entreprise en réglant l'emploi de sa vie; sauvons-le enfin en littérature de l'anéantissement auquel le voudraient réduire toutes les théories qui font de lui ou de ses œuvres un produit fatal et n'hésitons pas à le rétablir dans sa dignité de créature indépendante, ayant sans doute à lutter contre certaines tendances, soumise à un certain nombre d'influences, mais libre cependant et responsable sous l'œil de Dieu.

Quoi qu'on puisse penser, Monsieur, de vos doctrines littéraires, vous déployez pour les soutenir une singulière puissance. Vous avez en effet à vos ordres l'instrument par excellence de la propagation des idées: le

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

don de la parole. Ce don depuis quelques années s'est révélé chez vous avec éclat. C'est comme maître de conférences à l'École normale que vous avez fait vos débuts, et vos remerciements ont eu tout à l'heure raison de s'adresser à celui de nos confrères de l'Institut qui vous en a ouvert la porte. La chose en effet n'a pas dû lui être facile. Vous n'étiez pas du bâtiment! Il est vrai que Sainte-Beuve, Nisard, Michelet, qui y ont exercé les mêmes fonctions que vous, n'en étaient pas davantage. De ces fonctions, Michelet a donné une définition bien jolie : « L'enseignement, disait-il, c'est l'amitié. » Je ne sais cependant si vous accepteriez cette définition. Vous diriez plutôt : « L'enseignement, c'est l'autorité. » Au fond, je crois que vous auriez raison et les jeunes gens eux-mêmes en conviendraient. Malgré certaines apparences, ils ont, j'en suis per-

suadé, le sens trop droit pour ne pas préférer parmi leurs maîtres, à ceux qui flattent leurs faiblesses ou leurs préjugés, ceux-là au contraire qui leur parlant sans morgue mais avec fermeté, leur montrent le droit chemin et savent au besoin les avertir de leurs écarts. Mais l'autorité n'exclut pas l'amitié ; et parmi ceux de vos élèves qui se sont engagés dans la difficile carrière des lettres, plus d'un pourrait rendre témoignage de ce qu'il doit à votre appui. Aussi les sympathies dont vous entourent les générations nouvelles, sont-elles la juste récompense de l'ardeur et du dévouement que vous avez consacrés à leur enseignement.

Depuis quelques années, un auditoire plus large est admis à profiter du bénéfice de vos leçons. C'est bien en effet le nom qu'il convient de donner à ces substantielles conférences où, dans la vaste salle de

l'Odéon, cependant toute remplie, vous avez résumé en quinze séances, j'allais dire l'histoire, mais, pour vous être agréable je dirai l'évolution, du Théâtre français. C'est là que, pour la première fois, le grand public a appris que vous étiez orateur, car vous l'êtes, Monsieur, et au plus haut point. Vous avez l'accent, le geste, l'émotion contenue qui n'enlève rien à la clarté de la pensée ; et, par-dessus tout, cette chaleur qui, peu à peu se communiquant de celui qui parle à celui qui écoute, finit par les enflammer d'une ardeur commune. Votre phrase parlée s'allège et se vivifie ; elle arrive nette à l'oreille ; elle pénètre dans la pensée ; elle subjugue, elle entraîne, et, quoi que vous puissiez dire, on finit par croire que vous avez raison. N'est-ce pas là le vrai triomphe de l'éloquence ?

Ce public que vous avez conquis vous suit

désormais partout. Il vous a aidé à forcer les portes de la Sorbonne, qui se sont entr'ouvertes devant vous. La Sorbonne n'a point à regretter l'hospitalité encore éphémère qu'elle vous accorde. Dans son vieil amphithéâtre vous aviez ramené l'année dernière une foule qui rappelait les plus beaux jours des cours de M. Caro. Il y avait peut-être un peu plus d'étudiants, mais il n'y avait pas moins de femmes. Comment n'auraient-elles point été attirées lorsque le sujet de vos conférences était : la poésie lyrique au XIXe siècle ? Mais elles n'ont pas obtenu de vous le moindre sacrifice. A grand renfort de termes techniques auxquels je les excuserais de n'avoir rien entendu, vous avez intrépidement continué d'appliquer la méthode évolutive à un sujet qui semblait au premier abord n'avoir rien de scientifique. Cette méthode inspire même une telle con-

fiance à votre esprit que dans votre leçon de clôture vous avez cru pouvoir prédire par voie d'induction ce que sera et ce que ne sera pas la poésie française au xxe siècle. Ne craignez pas, Monsieur, que j'engage une nouvelle dispute sur ce point, où vos renseignements me paraissent beaucoup plus précis que les miens. Vous affirmez en effet qu'en l'an 1901 et suivants la poésie cessera d'être individuelle pour devenir scientifique. Cela est bien possible, à moins que ce ne soit précisément le contraire, et qu'elle ne tourne à être religieuse et mystique. En réalité nous n'en savons rien ni l'un ni l'autre. Elle sera ce que la feront les poètes qui ne sont pas encore nés. Souhaitons qu'il en naisse ; c'est assez ; en dépit de l'évolution ils seront tout ce qu'ils voudront :

A ce même public qui vous est fidèle et auquel il a fallu, par une exception singu-

lièrement glorieuse, ouvrir cette année le nouvel amphithéâtre, vous essayez en ce moment de faire partager votre admiration pour Bossuet. L'entreprise vous sera aisée et l'éclatant succès de votre leçon d'ouverture en a été la preuve. Mais les applaudissements qui, ce jour-là, ont ratifié le choix de l'Académie, avaient une signification plus flatteuse encore. Ils s'adressaient moins à votre leçon, moins surtout à telles déclarations dont votre probité intellectuelle se fait un devoir peut-être excessif qu'à votre vie tout entière, moins au conférencier, je voudrais pouvoir dire au professeur, qu'à l'homme lui-même, et dans un temps ou certains succès doivent trop à la camaraderie ou au charlatanisme, c'est une chose saine et fortifiante de constater que pour arriver comme vous, non seulement à la réputation, mais à la popularité, il suffit de quoi ? Oh ! de bien peu

de chose : d'avoir consacré vingt-cinq ans de sa vie à un travail sans relâche ; de s'être fait du métier des lettres une conception tellement haute qu'elle soit incompatible je ne dis pas avec la moindre faiblesse, mais avec la plus légère complaisance ; d'avoir placé constamment le souci de la sincérité et de la justice au-dessus de toute préoccupation personnelle ; enfin de mettre au service de ces rares qualités un double don qu'il n'est pas fréquent non plus de posséder à un égal degré : celui de l'écrivain et celui de l'orateur. Voilà, Monsieur, ce que, même dans le palais de la Vérité, on pourrait dire de vous ; et, puisque les deuils répétés qui ont frappé l'Académie m'appellent pour la seconde fois en bien peu de temps à l'honneur de parler en son nom, c'est pour moi une grande et personnelle joie de pouvoir saluer en vous le modèle achevé, dans notre

littérature contemporaine, de ce que nos pères appelaient : l'honnête homme.

Vous avez, Monsieur, parlé en excellents termes du confrère que nous avons perdu et nul ne pouvait le faire mieux que vous. Ce que vous devez à la *Revue des Deux Mondes*, M. John Lemoinne le devait au *Journal des Débats*. Il fut un hôte assidu de cette vieille et célèbre maison de la rue des Prêtres, qui semblait naguère un peu lézardée mais qui a été remise à neuf et repeinte en blanc et rose. S'il fut mort quelques années plus tôt, il aurait eu sa page brillante entre Chateaubriand et Prévost-Paradol dans le livre du Centenaire, heureuse idée par laquelle une direction intelligente a tenu sans doute à montrer que la tradition de la maison est à la fois la variété des talents et celle des opinions. A cette tradition M. John Lemoinne est demeuré fidèle. Du talent il en avait

autant que personne, du plus vif, du plus étincelant. Il fut un polémiste redoutable. Les traits qu'il décochait partaient d'une main sûre ; ils arrivaient droit au but ; ils pénétraient profondément et piquaient l'adversaire au vif. Mais ces traits n'étaient jamais empoisonnés, et à la condition que celui qui les avait reçus n'eût pas la peau trop sensible ni la rancune trop longue, il pouvait encore serrer la main qui les avait lancés. Quant aux opinions, M. John Lemoinne avait trop d'esprit pour ne pas recourir à ce droit d'en changer que vous avez revendiqué pour les hommes politiques dans un pays où les gouvernements eux-mêmes ont changé si souvent. C'est un droit auquel je ne tiens pas pour mon compte mais que je reconnais avec vous, à la condition cependant qu'il n'en soit pas fait abus. M. John Lemoinne en a usé seulement. Il a évolué lui aussi,

mais dans les limites d'un même genre, car il y avait certains points de doctrine auxquels il demeurait invariablement fidèle. Il aimait la liberté d'un amour sincère. Toutes les libertés à vrai dire ne lui tenaient pas également à cœur. Que la liberté de la presse lui parût la plus précieuse de toutes, personne assurément ne songerait à lui en faire reproche. La liberté d'éducation et le droit pour le père de famille de choisir le maître de ses enfants lui paraissaient moins nécessaire. Il mettait au-dessus la liberté parlementaire. Il avait aimé, il aurait aimé encore à entendre des voix éloquentes débattre avec noblesse dans une assemblée les affaires du pays. Mais élevé à l'école anglaise il avait le sentiment que si l'on veut être assuré que ces débats ne s'abaisseront point aux rivalités de personnes ou aux trafics de conscience, que les intérêts permanents

d'une grande nation échapperont aux fluctuations des partis, que le respect et la notion même de l'autorité ne s'évanouiront pas dans les esprits, il est nécessaire que l'influence du parlement trouve comme contrepoids un pouvoir fort et stable. Cette conviction réfléchie peut seule expliquer que, au mois de septembre 1873, malgré des préjugés et des répugnances, il ait pris part avec tant de chaleur aux espérances de ceux qui, soucieux de réconcilier la France du présent avec celle du passé, tentèrent d'assurer à la monarchie « traditionnelle par son principe, moderne par ses institutions » la consécration de la volonté nationale. Il sut entraîner à sa suite le *Journal des Débats*, hésitant, et il conduisit la campagne, avec un éclat, avec une verve, avec une absence de précautions qui inquiétaient parfois ses amis, moins confiants que lui. « Mais

que ferez-vous si l'entreprise échoue? » lui demandaient-ils. « J'irai faire un tour à l'étranger,» répondait M. John Lemoinne; et le lendemain dans un nouvel article plus brillant et plus décisif encore, il revenait à la charge, démontrant les garanties qu'au succès de l'entreprise trouverait la liberté.

Au mois d'octobre, M. John Lemoinne alla faire un tour à l'étranger. Il en revint dans des dispositions singulièrement différentes de celles où il était parti. On pourrait croire que depuis lors il ait voulu faire payer sa déconvenue à ceux dont il avait partagé les espérances, car leurs entreprises plus ou moins heureuses ne rencontrèrent aucun adversaire plus déterminé et plus militant. A cette nouvelle campagne non moins brillamment menée, il conquit un surcroît de renommée et trouva même quelque avantage.

Il y gagna le Sénat et n'y perdit pas l'Académie où il a représenté seul, pendant quelques années, la corporation des journalistes.

Vous vous êtes, Monsieur, exprimé en termes piquants sur les journalistes contemporains, et vous avez, à leur égard, manqué de tendresse. Je ne veux pas paraître moins brave que vous, et je reconnais que certaines des choses que vous avez dites sont vraies ; mais il y en a que vous n'avez pas dites et qui sont vraies également. La presse n'est pas, assurément, comme on se plaisait à le dire autrefois, un sacerdoce, ou sinon il faudrait convenir que les épreuves du noviciat ne sont ni bien pénibles ni bien longues. Elle est, avant tout, une forme de l'action politique. Quelques-uns de ceux qui ont choisi cette forme y peuvent apporter ce que par malheur on apporte trop souvent dans

la politique, la passion, l'injustice, même la calomnie ; mais d'autres y apportent aussi la conviction, le désintéressement, le dévouement. Parmi ces écrivains (car ce sont des écrivains également) qui, suivant votre spirituelle expression, sont condamnés à nous servir chaque matin le plat du jour, et auxquels ce plat revient parfois plus cher que vous ne pensez, il y en a, j'en connais, qui, au prix de la moindre défaillance, n'achèteraient ni une faveur, ni une grâce, ni même leur propre pain. Au besoin, et vous avez eu raison de le rappeler, M. John Lemoinne eût été du nombre. Ce qui achève, en effet, de rétablir l'unité de sa vie, c'est qu'il était galant homme. Longtemps il a vécu de sa plume, et rien n'est plus honorable, mais jamais il n'en aurait trafiqué. Homme de talent, homme d'esprit et galant homme, c'est un éloge que M. John Lemoinne n'au-

rait pas fait de tous ses confrères de la presse, même d'autrefois, mais qu'il aurait appliqué volontiers à l'un de ses confrères de l'Académie et de la presse d'aujourd'hui.

Lorsque vous viendrez, Monsieur, siéger à sa place, vous prendrez à nos travaux une part plus active que la sienne, car ces travaux ne semblaient guère l'intéresser. Je ne serais pas étonné si vous troubliez parfois nos séances un peu languissantes en y soulevant des questions devant lesquelles nous avons reculé jusqu'à présent, mais qu'avant de nous appartenir vous avez abordées pour votre propre compte. Devons-nous par exemple continuer ce Dictionnaire historique qu'en trente-trois ans nous avons conduit jusqu'à la fin de la lettre A ? Ferions-nous pas mieux au contraire de passer cette tâche à nos doctes confrères de

l'Académie des Inscriptions et de leur réclamer en échange cette *Histoire littéraire de la France* qu'en soixante-dix-huit ans ils ont poussée jusqu'à Joinville ? Devons-nous renoncer à ce projet de réforme de l'orthographe dont se sont si vivement émus force gens auxquels on aurait cru l'étymologie moins chère, ou, dans l'intérêt de ceux qui ont à l'apprendre, faut-il forcer ceux qui croient la savoir à l'oublier ? Ce serait là matière à des discussions irritantes qu'au fond nous vous pardonnerions de soulever. Car, faut-il en faire l'aveu ? nous vivons trop en paix à l'Académie, et nous comptons sur vous pour y ranimer, non pas la guerre ; dieux immortels ! mais quelqu'une de ces bonnes vieilles querelles littéraires auxquelles se passionnaient nos confrères d'autrefois. Telle est, Monsieur, notre attente et quelque violence que pour y répondre

se doive faire votre tempérament, nous avons la certitude que cette attente ne sera pas trompée.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX — 3112-2-94. — (Encre Lorilleux).

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002324506b

CE PQ 0067
.L4B7 1894
C00 BRUNETIERE, DISCOURS D
ACC# 1382455

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 08 23 15 9